Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 25 (1957)
Heft: 5

Artikel: Retour à Hammamet
Autor: Dalizarine, Philipe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568641

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Désir de Toi.

A Moi aussi seul qu'une plage
Conservant les traces d'un pas humain.

Tout près, des fruits mûrs
S'offrent au goût vert des enfants.
La ville joue aux dés sur les rochers.
Mais ton souvenir là, partout, partout,
Faisant battre mon sang comme un volet en plein vent.

Qui me crèvera les yeux
Pour ne plus retrouver ton involontaire beauté
Dans d'autres vies et les aimer à bout de souffle?

Qui comprendra ce long désir au coeur mourant
Et se repliant à jamais
Après avoir tant voulu voir le ciel
Après avoir tant voulu . . .

Pierre Provence.

Retour à Hammamet

Ce bel arbitre mobile
Entre l'ombre et le soleil,
Simule d'une sibylle
La sagesse et le sommeil,
Autour d'une même place
L'ample palme ne se lasse
Des appels ni des adieux . . .
Qu'elle est noble, qu'elle est tendre!
Qu'elle est digne de s'attendre
A la seule main des dieux!

Paul Valéry.

Calme. Les pieds s'enfoncent dans le fin sable chaud; la mer bouge doucement, ridée par le vent faible. Une voile immaculée glisse sur l'émeraude des eaux; des parcelles de lumière l'enveloppent et elle disparaît dans la turquoise du ciel.

Calme. Matin, midi ou soir . . . Aucune importance . . . Le temps n'a plus de sens. Le soleil caresse mon corps, guidé par les zéphirs. Ah! rester ainsi étendu sur cette plage, immobile, et laisser sa pensée planer sur les changeants nuages ou jouer dans les vagues capricieuses avec les reflets du soleil . . .

Calme. Je sais que d'un moment à l'autre Ali apparaîtra, et, satyre antique, rieur et gracieux, il m'entraînera à sa suite.

Un ami, possesseur d'une villa à Hammamet, m'avait plus d'une fois vanté les charmes de ce village et proposé d'y passer quelque temps. La signature d'un contrat avec une importante firme me laissait trois semaines de liberté; déprimé sentimentalement, j'y voulus retrouver la paix.

Photo by Vasquene

Je fus immédiatement séduit par Hammamet; mon ami n'en avait pas surestimé les attraits, bien au contraire. Après la poussière et le bruit de Tunis, la fatigue du voyage dans un train bondé et l'impitoyable cuisson du soleil, sur la route, le village me fit l'effet d'une oasis, d'une terre promise. Et cette première impression subsista pendant toute la durée de mon séjour.

Mon logis, comme beaucoup d'autres, se trouvait en bordure de la mer. Ce voisinage, que je redoutais un peu, ne me gêna point: car la plupart des maisons étaient vides. De toute manière, l'heureuse disposition de la végétation les dissimulait entièrement derrière un épais rideau naturel.

La propriété de mon ami, éternellement blanche, ornée de bougainvilliers, à la terrasse accueillante, était soigneusement entretenue toute l'année par une vieille femme indigène. Le patio à la fontaine jaillissante, les chambres claires et confortables me rendirent le repos agréable, au point que j'en oubliai presque l'absence de mon hôte.

La plage, barrée d'un côté par le fort, s'étendait de l'autre à perte de vue, et chaque jour j'allais m'y étendre, à l'écart, pour hâler ma trop blanche peau. Plus tard, ma caméra à la main, je m'aventurai dans la ville arabe. Ruelles étroites chauffées à blanc par un soleil implacable, ou couloirs à la lumière d'aquarium où régnait une fraîcheur exquise, me fournirent le prétexte de bien des clichés. La vie y était ralentie et même arrêtée. Les marchands, assoupis sur le seuil de leurs échoppes, sans désirs et sans lassitude, semblaient un vivant symbole de la sagesse. L'homme y a trouvé, sans l'avoir cherché, l'équilibre et l'harmonie, et sa noblesse naturelle se pare de dignité dans le somptueux burnous aussi bien que dans l'humble gandoura qui laisse les jambes nues. Le vieux fort aux murs épais, léchés par la mer, eût paru abandonné sans la présence d'une sentinelle. Le cimetière arabe, avec ses dalles blanches et ses bornes rectangulaires émergeant des cailloux sombres, partagé par un imprécis sentier et cerné à l'horizon par la masse sombre d'une oliveraie, frappait beaucoup plus l'imagination que certains monuments funéraires chrétiens, ornés d'inscriptions tapageuses. Ces bornes indiquaient une étape naturelle dans la vie de l'homme, rien de plus.

Un jour, ma moisson d'images suffisante, je remarquai sur la plage, au milieu d'un groupe de jeunes indigènes venant à ma rencontre, un garçon plus grand que les autres, élancé et habillé de blanc à l'européenne. Son étroit pantalon et sa chemise largement ouverte sur son torse brun convenaient admirablement à son élégance nonchalante. J'eus soudain envie de le connaître, de lui parler . . . Peut-être me distingua-t-il, lui aussi, car il se retourna; je crus alors voir sur ses lèvres errer un sourire, mais sans doute n'était-ce que le fruit de mon imagination. Malgré tout, je pensai à lui pendant toute la soirée, et pris conscience d'une solitude dont jusqu'alors je ne m'étais pas avisé. Solitude, souple et douloureuse cuirasse de l'homme, à quels maux et à quelles humiliations n'ouvres-tu point la porte? Toujours à la poursuite de mon désir, combien de fois avais-je dû me contenter d'étreintes sans amour et d'amitiés réticentes! Mes promenades solitaires me devinrent brusquement odieuses. Le lendemain matin, après une nuit interminable, peuplée d'épuisantes fantasmagories, j'abandonnai enfin ma couche.

La mer était froncée et le soleil déjà haut, quoique encore voilé par la brume matinale. La nuance opaline du ciel tamisait les teintes: les vigoureuses coulées d'outre-mer, de bleu de Prusse, de vert malachite et d'ocre s'atténuaient, et la beauté ne naissait plus des contrastes mais d'une alliance délicate, plus fragile que la pigmentation d'une aile de papillon.

Absorbé par mes réflexions, je ne le vis pas venir; quand soudain je m'avisai de sa présence, il me fit l'effet d'une apparition. D'où était-il sorti? Comment cet adolescent, aperçu hier, était-il parvenu jusqu'à moi? Et pourquoi? Etait-il guidé par les confus appels de mon âme ou poussé par le désir d'étancher une imprécise soif d'amour?

Il me salua simplement, comme si nous nous connaissions depuis longtemps, et me questionna sur mes origines et mes occupations. Et je pensais: il était donc écrit que nous nous rencontrerions, puisqu'il me semble que nous ne sommes pas étranger l'un à l'autre; nous nous attendions et ne pouvions passer sans nous voir. Nous devînmes rapidement inséparables.

Les baignades et de longues promenades sur la plage constituaient le meilleur de nos distractions. Ali était gai, insouciant, et sa compagnie me reposait agréablement des intellectuels qu'il me fallait fréquenter à Paris.

Un jour, je lui proposai de le photographier. Amusé, il accepta . . . et j'usai toute ma réserve de pellicules. Ali se révéla excellent acteur: esquissant des pas de danse, adoptant des attitudes pleines de grâce et utilisant au mieux les ressources du décor. Il n'avait apprécié de la culture occidentale que son côté esthétique, et possédait une importante collection de reproductions de statues antiques et des ouvrages traitant de l'art du ballet; ainsi c'est tout naturellement qu'il put s'inspirer de ces images. Il m'avoua, par la suite, qu'il s'exerçait de longues heures durant devant son armoire à glace; cette manière de s'exprimer lui était devenue presque aussi nécessaire que la parole. Sa simplicité, indifférente aux vertus pensantes, me ravissait. Face à mes expériences amoureusement inspirées, son amitié m'offrait une nourriture plus profonde et naturelle, plus difficile aussi, mais dont la conquête me valait de limpides ivresses.

Je le filmai descendant d'une barque de pêche. On ne faisait que deviner sa silhouette, derrière le filet qui l'enveloppait. Il s'en débarrassait rapidement et sautait sur le sol vêtu seulement de quelques algues et d'un collier de corail. Son corps doré échappait aux lois de la pesanteur, tant ses proportions étaient parfaites. Pourtant ses qualités plastiques gardaient suffisamment de chaleur humaine pour hausser la volupté qu'on en pouvait tirer au niveau d'une délectation de l'esprit.

Le soir tombait, et après une dernière tasse de thé à la menthe nous nous préparâmes à visionner les films que nous avions tournés. L'appareil, que je ne connaissais encore qu'imparfaitement, était heureusement des meilleurs, aussi nous ne fûmes pas déçus. La dernière bande épuisée, je ne rallumai pas. La pénombre complice, la tiédeur moite de l'air et la fumée balsamique du ned incitaient à la langueur d'une rêverie à deux. Par la fenêtre ouverte, les senteurs des mille et un contes orientaux se déversaient, et la lune diffusait juste assez de clarté pour

me permettre de deviner, sur les lèvres d'Ali, un sourire à la saveur d'ambroisie, qui me bouleversait.

Notre intimité ne fut pas sans provoquer, parmi les camarades d'Ali, des réflexions que je jugeai sans peine désobligeantes. Le premier, il me conseilla de n'y point attacher d'importance, et ne me cacha pas le mépris que ces rustres lui inspiraient. C'est la seule fois que je le vis s'emporter.

Il s'approcha lentement, sans courir ni essayer de me surprendre, comme il s'amusait souvent à faire. Pendant notre promenade, il resta silencieux, car il savait que le lendemain je ne serais plus avec lui. En passant devant la villa, je l'invitai à entrer.

— «Je veux», lui dis-je, «que tu gardes un souvenir de moi». Et je lui montrai mes affaires étalées un peu partout. Il regarda sans manifester aucun sentiment.

— Prends ce que tu veux . . .

Il se pencha et choisit deux cravates. Cela m'amusa. Rêveur, il les soupesa, les examina longuement, semblant indécis. Soudain, il me fit un signe amical et se sauva. Je lui sus gré d'avoir ainsi abrégé nos adieux, mais déjà mon coeur retrouvait son amère et fidèle tristesse . . .

. . . La cadence du train qui m'emporte, bouscule l'ordre de mes pensées et déforme l'image d'Ali. Qu'espérait-il? Que je l'emmènerais avec moi? Impossible! Loin de son cadre familier, il se sentirait perdu, son originalité et sa candeur se déchireraient aux ronces de l'éprouvante et morne vie citadine. Mais, peut-être sait-il que je reviendrai . . .

Philipe DALIZARINE.

Le facteur passe pour tout le monde.

Nous inaugurons dans ce numéro une chronique que nous espérons régulière. Disons tout de suite qu'elle peut devenir importante, vous rendre bien des services, consoler des infortunes et faire rayonner l'espoir . . . cela dépend de vous. Disons aussi qu'il ne peut s'agir d'un «courrier du coeur» tel qu'on le conçoit dans les magazines féminins. Nous avons le sens du ridicule et celui de la mesure: les pseudonymes tels que «Violette sauvage» ou «Papillon nocturne» seraient donc aussi déplacés que les recettes de ménage.

Notre but est à la fois plus simple et plus noble: répondre aux problèmes et aux questions qui, par l'intérêt général qu'il suscitent, intéressent la majorité de nos lecteurs, en même temps que tisser entre nous un lien supplémentaire d'intimité et de solidarité.

Le responsable de cette correspondance sera un de nos amis, collaborateur régulier du «Cercle» de langue française depuis près de dix ans. Nous lui faisons toute confiance et engageons vivement nos lecteurs qui se trouvent trop seuls, découragés, anxieux ou perplexes à faire de même. Sa psychologie quasi-professionnelle, ses lectures et ses voyages compenseront ce que son âge — qui n'est pas encore canonique — pourrait avoir d'encore inexpérimenté.

C. W.

Un jeune Parisien me colle sur le pont aux ânes dès sa première lettre. En effet, il se plaint d'avoir des tendances homosexuelles alors «qu'il a reçu une excellente éducation, qu'il n'y a aucune tare dans sa